Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 5 (1876)

Heft: 5

Artikel: Sept semaines à Lucerne [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040080

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SEPT SEMAINES A LUCERNE

Il n'est rien de tel qu'un estomac bien lesté pour donner cours aux idées les plus gaies, même dans les moins riantes circonstances; non que je veuille faire envisager notre position comme précaire, bien que l'avenir nous réservât des jours riches en soleil caniculaire, en pluies diluviennes, en chemins poussiéreux ou détrempés et en courses éreintantes.

Donc, débarqués à Lucerne sous l'impression de l'abrutissant cahotage du convoi et d'une abstinence forcée de huit heures, n'écoutant que le ressentiment profond d'un gosier aride et d'un estomac famélique, l'on maudissait avec cordialité le métier, on l'envoyait comme qui dirait... au diable! si l'on veut du style de troupier; eh bien! le croiriez-vous? il suffit d'un dîner substantiel, d'un flacon de vin clairet et du modeste « grandson » pour nous remettre dans notre assiette. L'humeur placide et débonnaire succéda à l'humeur récalcitrante comme le calme succède à l'orage; le ciel tantôt chargé de nuages menaçants est maintenant de lapis-lazuli; les points noirs de l'horizon sont noyés dans un océan de lumière: on est bonhomme comme devant.

Et ce magique résultat, cette métamorphose surprenante sont dûs à quoi? A un repas de quarante sous arrosé de petit Schaffhouse. Notre vie nouvelle nous apparaissait sous un jour tout nouveau; on se sentait plein d'enthousiasme, de patriotisme ardent et partant plein d'amour pour le sac et le fusil. Nouveaux Argonautes, on rêvait la conquête d'une nouvelle toison d'or; je crois, Dieu me pardonne! qu'on discutait d'une incursion au pays des milliards; on allait jusqu'à désirer une guerre avec la Prusse; on voulait à toute force prouver sa vaillance au combat comme... à la soupe! O Bacchus! voilà bien de tes coups! O jeunesse! voilà bien ton langage!.. Mais attendons la fin.

Le reste du jour fut donc aussi gai que possible, et tout faisait présager que la nuit se passerait sans cauchemar, à dormir sur les deux oreilles.

Mais voici bien une autre fête.

Connaissez-vous la vie de caserne, ami lecteur? Non! Eh bien! vrai, tant mieux pour vous, je ne souhaite point que vous fassiez sa connaissance ailleurs qu'ici.

Donc, vous nous avez laissés savourant les pavots de Morphée sous l'égide protectrice de Bellonne, dites-vous? Vous vous figurez, ô candide lecteur, nous voir goûtant un repos justement mérité? Soyez désabusé.

Mais comment narrer ce qui me reste à vous dire? Par quelles circonlocutions en arriver à mes fins? O Delille, roi de la périphrase, viens à mon aide.

Nous nous considérions un peu, et à juste titre, comme les propriétaires momentanés de la couche primitive qui nous était

offerte ; on se croyait la seule garnison qu'il y eût alors en caserne ; c'est donc en toute sécurité que chacun prit possession de son lit légitime. Déjà les paupières appesanties se ferment ; une douce somnolence s'empare de soi ; mais, ô déception ! nous sommes trahis, nous sommes tombés dans la plus perfide embuscade qu'on puisse imaginer.

Un bataillon de microscopiques voltigeurs, tout de noir habillés, ne nous avait-il pas devancés, n'occuppait-il déjà pas la position ? Il s'élance, il vous cerne ; on le voit sautillant, grouillant, fourmillant sur le blanc champ de bataille ; il vous harcèle, il vous traque sans trève ni merci, « d'animaux malfaisants c'était un très-bon plat. »

On était dans la position de Gulliver chez les Lilliputiens. Comment se défaire de ces insaisissables ennemis sinon déguerpir prestement, d'opérer une prompte retraite ; c'est le parti qu'on prend.

Quoi déjà une défaite ? quelle malle chance !

Par cet épisode vous pouvez juger du repos qu'on put prendre. Enfin, le jour tant désiré commence à poindre au travers des vitres ternies : nous pourrons sortir de cet infernal guêpier, pour ne pas l'appeler par son nom.....

Les sons cuivrés du clairon retentissent avec éclat dans les vastes corridors : alerte ! soldats ; c'est la diane ! — Et tout-à-coup au profond silence du dortoir succède un brouhaha indescriptible. D'abord une violente tempête s'élève et se déchaîne contre les matelas maigrement rembourés, mais richement habités de nos couches ; puis chacun, selon son caractère et son tempérament se met à sa toilette. Celui-ci s'étire et baille à se décrocher la mâchoire, tout en poussant des soupirs et des hélas ! à attendrir un huissier ; celui-là, d'humeur massacrante, gourmande son équipement qui n'en peut mais ; ici, c'est un gai compagnon, actif et déluré, brossant, frottant, époussetant, astiquant et se démenant comme un diable dans un bénitier ; là, c'est un impassible personnage, narguant la consigne, et qui, malgré le tumulte et l'agitation garde une immobilité de bronze ; on s'en va, de droite et de gauche, grommelant, maugréant, pestant et se bousculant à qui mieux mieux : de temps à autre c'est la voix rauque du sergent chef de chambrée, qui par instants domine le vacarme et beugle des ordres non suivis ; puis, c'est l'officier du jour qui, grâce à une abondante distribution de corvées et de consignes, parvient à calmer l'effervescence de la troupe, et à mettre un peu d'ordre dans ce Capharnaüm. Bref, la scène se termine par une kirielle de lazzi et de quolibets échangés de part et d'autre.

Voilà ce qui se passe au lever ; c'est la scène de chaque matin : elle commence à 5 heures et demie, de suite après la sonnerie de l'assourdissant clairon, et se termine à 6 heures lorsqu'on entend le bancal de l'officier retentir sur les dalles du corridor.

Arrive bientôt l'heure du déjeuner ; nous allons tâter de la cuisine militaire : gastronomes, jubilez ! On vous sert du café : il se-

rait excellent, nous dit-on, s'il n'était brûlé. Grand bien vous fasse !.. Mais vous le savez, la nature ne perd jamais ses droits, et avec force grimaces, on s'ingurgite quand même cette appétissante boisson, servie dans des gamelles où les doigts des cuisiniers dans la crasse tracés, témoignaient par écrit qu'on les avait rincées.

Puisque nous sommes en pleine cuisine, restons-y, si vous le voulez, et parlons de l'*ordinaire*.

Le soldat suisse à grasse pitance ; malheureusement souvent la qualité fait oublier la quantité ; elle est aussi d'une désespérante uniformité ; ainsi : café, bœuf bouilli et certaine mixture à laquelle il est convenu de donner le nom de soupe ; pour varier, soupe, bœuf bouilli et café. Dès le premier moment, nous connûmes donc le menu des cent et quelques repas que nous ferions ! Perspective agréable, n'est-il pas vrai ?

C'est donc le second jour de notre arrivée. On l'emploie à des travaux d'intérieur. On se réunit par peloton dans une chambre quelconque, et là, l'instructeur, dans un français germanisé et orné de « cuirs » multiples, nous débite d'un ton doctoral et une heure durant toute une théorie sur le paquetage du sac, le pliage de la capote ; le démontage du fusil et le graissage des bottes !

Que de paroles à propos de bottes !

C'est une séance fort prosaïque. Elle nous fit l'effet d'un soporifique excellent, et bientôt des quatre coins de la salle partirent des ronflements on ne peut plus éloquents. Aujourd'hui encore on est indulgent : nous avons besoin de repos.

Vers le soir, bien avant la retraite, chacun gagne sa chambre respective.

Il faut vous dire que nous n'avions plus à craindre les nocturnes ennemis qui assaillirent la nuit précédente, car pendant la journée, on avait organisé les chambrées, et je dois l'avouer, on fut fort bien logé. Inutile de dire que jusqu'au matin on dormit à rendre des points à un loir.

A. R.

(A suivre).

PARTIE PRATIQUE

Comptabilité élémentaire.

Nos élèves savent maintenant tenir un livre de crédits, établir une note, un compte de caisse, un inventaire ; ils connaissent les termes les plus usités dans la comptabilité. La marche peut donc être dès maintenant plus rapide, et rien ne s'oppose à ce que, après une ou deux leçons récapitulatives, on commence l'étude du cours de comptabilité de M. Gaillard-Pousaz. Cet ouvrage